

COURRIER DU BRÉSIL

POLITIQUE. — LITTÉRATURE. — REVUE DES THÉÂTRES. — SCIENCES ET ARTS. — INDUSTRIE. — COMMERCE.

CE JOURNAL PARAÎT TOUS LES DIMANCHES.

RÉDACTEUR-GÉRANT-RESPONSABLE, AD. HUBERT.

BUREAU : RUE DO ROSARIO N. 100.

RIO DE JANEIRO : Un trimestre 3\$000, six mois 6\$000, un an 12\$000. — PROVINCES : Un trimestre 3\$500, six mois 7\$000, un an 14\$000.

COURRIER DU BRÉSIL.

L'œuvre de M. Ribeyrolles.

Nos lecteurs ont pu apprécier toute la valeur du livre de M. Ribeyrolles par les quelques chapitres que nous avons publiés.

Voici un dernier extrait remarquable qu'on ne peut lire sans éprouver le désir de connaître l'ouvrage tout entier. On a écrit tant de choses futiles sur le Brésil, qu'il est agréable de signaler les rares exceptions.

LE GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL.

Ceci n'est point un livre de monographies principales ; l'auteur n'a rien de ce qu'il faut pour dignement parler des cours. Il ne touchera donc pas aux livrées, à l'étiquette, aux cérémonies, aux fêtes. Il ne pèsera point les diamans de la couronne, et ne comptera pas les clous du grand fauteuil. Il aime mieux chercher l'âme que la pourpre et laisse le vestiaire aux Dangeaux.

Ceci n'est point un livre de science politique ou sociale, une théorie dogmatique sur les principes, les institutions, les gouvernements. L'écrivain n'a pas à controverser, à cathéchiser, mais à chercher, à voir. Il prend les faits tels qu'ils sont, écarte le droit absolu, *fait taire ses voix*, comme disait Jeanne d'Arc, et ne demande qu'à la probité de l'enquête la règle de ses jugemens.

Ces choses dites, entrons dans l'étude. Voici un Empereur.

D. Pedro II avait à peine cinq ans, lorsque son père quittait le Brésil et s'en allait en guerre pour un autre royaume. L'enfant était né brésilien ; la patrie l'adopta, il fut proclamé. Les crises cessèrent.

Comment ce pays si profondément agité depuis dix années se calma-t-il, ainsi, tout à coup ? y a-t-il prestige aux têtes blondes ? Le pays se calma tout à coup, et les eaux rentrèrent, parcequ'il y avait un conseil de Régence *Brésilien*, une administration *Brésilienne*, et qu'un prince *Brésilien* au pavois, c'était un dernier affranchissement. On pouvait se quereller aux chambres, dans les ministères, au conseil de Régence ; dans les provinces et dans l'armée, on pouvait tenter l'émeute et faire vacarme de discours ou d'épées, toutes ces violences n'étaient que souffle, petit vent, et n'agitaient pas le fond. Les masses étaient tranquilles : sous la couronne de l'enfant elles voyaient l'étoile : « *Indépendance !* »

La pensée des peuples est tenace et longue.

Après dix ans de tutelle et de minorité, D. Pedro II entra dans l'entier et plein exercice de sa prérogative : il devint responsable devant l'histoire. Le jeune homme avait grandi dans le travail et l'ombre, assez détaché des plaisirs violents, curieux des idées, sans faste, et plus ouvert à l'étude qu'aux fêtes.

Que trouva-t-il devant lui, sur les marches du trône ? une constitution : et que disait cette constitution ? elle déclarait les droits et stipulait les devoirs de chacun, prince et peuple. Elle proclamait l'*indépendance* du Brésil, la *souveraineté nationale*, la *liberté* des citoyens. Elle réglait tout,

l'administratif, le commercial, le judiciaire, l'exécutif et le législatif. C'était un contrat public entre le prince et le peuple, entre l'Etat et le souverain.

D. Pedro II prêta serment à cette constitution du Brésil, il y a de cela quinze ans. Quinze ans ! c'est une vie bien longue pour une charte : en Europe, ces choses là durent moins, et il y aurait eu, bien certainement, avant l'étape, une échéance de révolution.

Ici, le contrat n'a pas souffert. La loi générale y est toujours vivante, obéie, respectée. Point d'interprétations folles, partant point de crises.

C'est que l'homme, qui avait prêté serment, a gardé jusqu'au dernier scrupule la chaste probité de sa parole ; c'est qu'il a la religion du devoir, et que sans détour ni réserve, il a pratiqué, maintenu la foi jurée.

Il était jeune et seul : il pouvait, comme tous les petits Xerxés, se laisser emporter aux ardeurs du sang, aux fièvres de l'orgueil, aux enivrants parfums de la coupe et de la couronne. Où sont ses témérités, ses folles initiatives, ses violences, ses empiétements ?

Jamais vieille tête de roi fut-elle plus tranquille, et garda-t-elle mieux les saints respects ?

Il a eu des majorités faciles, des conseillers entreprenans, des serviteurs dévoués, ce que nous appelions jadis en Europe des *ministres personnels*. Or quelles majorités a-t-il entraînées dans son ambition ? Où sont les hommes qu'il a compromis et perdus dans l'intérêt de sa prérogative, ou pour les besoins de sa dynastie ?

On lui voulait donner un nouveau palais — son habitation étant chétive et peu — Versailles — il a refusé, disant. « S'il y a lieu, vous aviserez plus tard, aux termes de la constitution. Il faut songer aux routes, aux banques, aux colonies. » et l'argent est trésor, et l'architecte a gardé ses cartons. — Parlons-nous bien d'un Empereur ? ah ! que l'on comprend mieux, en Europe, et les splendeurs de l'écurie et les grandeurs de la meute !

Il y a, dans l'histoire, une race d'hommes — et l'on en trouve encore, çà et là, — qui se sont faits apôtres de justice, chercheurs et confesseurs de vérité, soldats et martyrs du droit humain. Nous les aimons, ces fous de la besace et de la pensée. Le temps qui les raille, en passant, quand il a vieilli les relève, et leurs noms restent dans notre ciel comme les étoiles du souvenir. Ce sont nos saints.

Il est d'autres hommes engagés dans les choses qui passent, mais à l'âme droite et franche. La probité leur est religion, et toute parole ou contrat leur est conscience.

Ils honorent profondément, ceux-là, le caractère humain ; ils donnent force à la civilisation contre le scandale des victoires impies. Ils sont exemple et châtiment.

Après le Martyr de l'idée, qu'y a-t-il de plus grand sur terre que le Magistrat du devoir ?

Scrupuleux observateur de la Constitution dans son esprit et dans sa lettre, D. Pedro II a-t-il fait appliquer les lois défensives, les arrêts de justice

les rigueurs pénales, avec la dureté froide, l'implacable sévérité de ces rois-argousins qui ne comprennent la prérogative que sous robe rouge, et qui font du sceptre un verrou ?

De 1831 à 1840, date du règne nouveau, bien des révoltes ont éclaté dans ces énergiques provinces du nord que travaille éternellement l'esprit de fédération et de république. Ces mouvements, convulsions toujours étouffées, jamais éteintes, ont été châtiés par fois jusqu'à la violence, jusqu'à l'échafaud ; mais, en tutelle et mineur, D. Pedro n'avait pas alors qualité pour intervenir, et la responsabilité reste aux régences.

Après son installation et couronnement, il y eut troubles dans la province des Mines, troubles à St. Paul. Sur certains points on en vint aux luttes, à ces tristes luttes de famille, qui font saigner la patrie, pleurer la mère. L'insurrection fut vaincue, et les cours judiciaires s'ouvrirent, mais il n'y eut pas, cette fois, part au bourreau. Par un décret d'amnistie du 14 mars 1844, les prisons se vidèrent, et l'année suivante, prit fin, à Rio Grande du Sud, une vieille petite guerre qui avait duré dix années, comme le siège de Troie.

En 1848, grande date et pour les idées et pour les peuples, la commotion de l'Europe oscilla jusqu'aux mers du Sud. Les petites républiques des anciennes colonies espagnoles et de l'Équateur jouèrent à la junte, housculèrent des présidents. Combats de généraux et combats de taureaux, on alternait d'une semaine à l'autre. C'était moins sérieux que dans vos plaines, ô Hongrie ! moins sérieux et moins grand que sous vos murailles, ô Rome et Venise, les villes saintes !

Au Brésil, il y eut agitation d'idées, mais les bras restèrent au repos, il n'y eut bataille qu'à Pernambuco, et cette fois, cela dura treize heures !

Elle a bien souffert cette vieille cité de la révolution tant de fois meurtrie, jamais lassée, et cette dernière crise lui couta cher, trop cher. Mais on a cicatrisé depuis, et voilà longtemps qu'il ne reste plus un vaincu, dans les geoles. Que celles de l'Europe gardent bien mieux la douleur !

Cela paraîtra peut-être phénomène, excentricité, scandale aux politiques d'outre-mer qui jugent, en droit romain, des Empires et des Empereurs ; mais au Brésil, depuis des années, il n'y a ni procès politiques, ni prisonniers d'Etat, ni procès de presse, ni conspirations, ni transportations. La pensée n'y est point justiciable de la police, saisie en douane, suspecte, marquée. L'âme est libre dans toutes ses confessions, et le citoyen dans tous ses mouvemens. La raison d'état chôme !

Et cela pourquoi ? parceque D. Pedro II a mis la *Majesté*, non dans la prérogative, non dans la personne, mais dans le caractère, dans les œuvres. Parce que l'esprit général du pays est tolérance, conciliation, sociabilité : parce que le Catholicisme lui-même, quoiqu'ayant privilège d'état, n'ose plus y jongler de l'anathème et de la foudre.

Voilà les choses, voilà les mœurs publiques, et nous ne faisons point au pastel un Idoménee de fantaisie : — là ne sont pas nos goûts : — nous prenons sur place, nous racontons et pouvons appeler

en témoignage le premier de la rue, prolétaire ou bourgeois, panache ou guenille.

Il y a, pourtant, des esprits délicats, des âmes élevées, des cœurs fiers et bons, qui souffrent profondément dans ce milieu de paix bourgeoise où les ulcères de la servitude se cachent sous les fleurs ; et nous aussi nous avons souffert, nous souffrons ; et bien souvent, dans nos douleurs indignées, nous avons appelé les repréailles sur la brute qui frappe l'homme ou qui le vend : mais, ici, le crime n'est pas au Prince, n'est pas au gouvernement ; c'est une maladie sociale, c'est la faute impie de cette propriété jalouse, avare, implacable, qui n'a qu'un œil, celui des chiffres, et qui voit rouge comme le taureau, quand on touche à sa *marchandise*. Tôt ou tard, pourtant, il faudra bien que l'ulcère soit ouvert, si l'on ne veut que le malade s'éteigne, âme et corps, en lèpre et phthisie !

D'autres disent qu'il ne sied pas aux empereurs de vivre à la bourgeoise, en famille ; qu'un cottage à S. Christophe et deux étages à Rio ne font point Louvre, que les livrées sont un peu fanées, et que la *splendeur du trône* est nécessaire au commerce. — Renvoyé au club des tailleurs, à l'académie des architectes, au bureau des modistes et à tous ces braves gens qui voudraient voir s'enfler jusqu'au bœuf le budget qu'ils paient.

Mais il y a des habiles, des hommes d'état, des politiques profonds qui ne s'arrêtent pas aux franges, et qui disent « il n'y a pas d'initiative, pas de suite aux affaires, pas d'organisation, pas de mouvement. Trop de discours et point d'actes : « il nous faudrait un *gouvernement fort, un homme fort* ! » Et la Constitution ; et le serment ? fraudrait-il balayer toutes ces misères à la mer ? Qu'est-ce à dire, d'ailleurs ? votre gouvernement, vous l'avez dans les mains. Vous nommez les représentants qui font les majorités, et la loi des majorités gardant respect à la constitution n'est-elle pas la loi du règne ? vous avez pouvoir de presse et droit de vote. Exposez énergiquement vos griefs et déléguez bien. Ne vous plaignez pas trop des timidités princières qui s'enferment dans le serment ; c'est race : à vous enfin, la responsabilité du ménage, et s'il y a gaspillage, indécision, anarchie, désordre aux affaires, c'est que votre presse n'éclaire pas, ne surveille pas, c'est que vous placez mal le mandat, ayant moins souci du public que des *affaires* !

Le chef de l'état est lié par la constitution et n'en veut pas sortir : il a raison. Mais en tout ce qui n'est point l'action politique, directe et personnelle, à quelle tentative, à quel essai refuse-t-il concours ? Les diverses colonies qu'on a depuis vingt ans ébauchées pour donner au Brésil sa pépinière humaine, les a-t-il rejetées ou servies ? Les voies ferrées, artères du désert qui s'ouvrent à peine les a-t-il condamnées ou patronnées ? l'*Instititut historique*, avec ses deux grandes classes d'histoire et de géographie — il en faudrait d'autres — qui l'a fondé, qui le soutient et l'anime aux œuvres ? Qui suit de plus près l'éducation publique et ses collèges ?

Les Mécènes à couronne, je le sais, ne cherchent guères, en ces choses, qu'une distraction d'une heure ou les baise-main de la muse, et Louis XIV, qui se donnait de grands-poètes pour valets de chambre, n'aurait point *daigné* commettre sa gloire et sa personne en si petit lieu qu'une académie. Mais ici le chef de l'état ne patronne pas de si haut. Il donne actif concours, il est collègue et ne croirait point déroger, à prendre place entre Corneille et Fénelon. Cette surveillance des collèges, d'ailleurs, ces visites fréquentes aux écoles, aux petits bancs, n'indiquent-elles pas qu'on cherche moins le bruyant des phrases que les progrès pratiques de la culture humaine ?

Cela vaut mieux, ce nous semble, que d'aligner des tueurs d'hommes et de passer des revues.

Ah ! l'on voudrait un *bras fort, un gouvernement fort*. Cela n'est pas aussi rare qu'un prince honnête homme. Cela se rencontre, ailleurs. Là tout marche en discipline, par escouades, avec surveillance de l'âme et de la guètre, comme en caserne. Là, point d'esprit public, point de contrôle, point d'initiative libre et personnelle. La nation machine fonctionne, tourne les meules, ouvre les sillons, sème, engrange, fabrique, achète ou vend, et de ce grand atelier il sort des merveilles, c'est vrai ; mais c'est un *Pénitencier* !

Cette race lat ne est bien étrange, en vérité. Elle aime les arts, l'idée, ses combats, ses chants, ses tribunes, ses gloires ; elle a des audaces folles vers la liberté qui fut toujours, et, quand elle respire un peu, le baillon brisé, quand elle peut faire son lit et ses destinées, elle appelle le *Préteur Romain* !

Serait-elle boîteuse d'un pied, j'aime mieux une Constitution qu'un *gouvernement fort* ; et ne pouvant avoir mon idéal, mon rêve, je préfère à l'*homme fort, l'honnête homme*.

ÉCHOS DE RIO DE JANEIRO.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS.

Messieurs les commissaires sont priés de se réunir au comité, lundi prochain 21 du courant, à 7 heures précises du soir, chez M. le président, rue du Sabão n. 136.

M. le Dr. J. de Alencar ex-rédacteur en chef du *Diario do Rio de Janeiro* a pris possession de la chaire de droit commercial de Rio de Janeiro. Les cours ont commencé lundi dernier ?

M. le Vicomte d'Ilaborahy a été appelé à remplir les fonctions de président de la Banque du Brésil.

Une réunion des actionnaires du théâtre lyrique a eu lieu vendredi dernier. On a approuvé sans discussion et à l'unanimité le procès verbal de la commission des comptes ; les comptes présentés par la direction jusqu'à la fin du mois de Juin dernier.

ALGAZAR LYRIQUE.

Le nouvel établissement de la rue da Valle est enfin ouvert au public de Rio de Janeiro.

Tout le monde s'accorde à dire que c'est le plus joli théâtre de la capitale. La direction a tout mis en œuvre pour maintenir les bonnes dispositions du public, et chaque soir un spectacle nouveau sera organisé dans ce but.

Sonnez trompettes ! sonnez il clairons !

Les barques à vapeur qui traversent la baie possèdent enfin des bateaux de sauvetage. La direction de la compagnie des vapeurs de Nictheroy a mérité pour ce progrès de grands éloges dans la presse nationale ; il nous eût semblé plus sage de blâmer l'autorité compétente de ne pas l'avoir exigé depuis plusieurs années, bien des accidents eussent été réparables.

Petit Courrier de Paris.

Vous avez été intéressé, l'autre soir, par notre causerie, monsieur : vous désirez que je la reprenne et que je la continue. C'est bien obligeant de votre part, et vous me faites beaucoup d'honneur. Peut-être serez-vous seul de votre avis, pourtant. Que sont les racontages d'une vieille femme au-

jourd'hui ! Et, d'abord, qu'est-ce qu'une vieille femme ? Un être qui vit trop longtemps au gré de ses héritiers, un paquet qu'on oublie dans un coin, une grognon qui radote, qu'on délaisse ou dont on rit. C'est là un triste lot. Les vieilles femmes et les vieilles fleurs ont le même sort, on les jette au rebut. Les couleurs sont ternies, les parfums sont envolés, il n'en reste rien que le souvenir. Or, les souvenirs ressemblent aux regrets, et la jeunesse n'en veut point ; elle est toute aux espérances. elle est toute au présent et au positif surtout, le passé n'existe pas pour elle : il la gênerait.

Ces gens-là ont vingt ans ! la belle fortune ! Bien des vieillards oublient qu'ils l'ont possédée ; d'autres, au contraire, se la rappellent trop et persistent à les avoir toujours. Ah ! oui, j'ai eu vingt ans, et quand je les avais, c'était un beau temps, monsieur ! on en savait faire usage, on ne les *galvaudait* pas (je vous demande pardon de l'expression : elle est triviale, mais elle est rend ma pensée) ; on ne les dépensait pas en monnaie de cuivre par les rues. C'était un trésor ! on le partageait sans doute ; à quoi eût-il pu servir autrement ? On bafoue nos rêves, nos *flammes*, nos *palpitations*, nos *bosquets*, nos *clairs de lune*, on voit bien que la jeunesse du jour n'en a jamais goûté. On s'adore aujourd'hui, on ne s'aime plus. Je gage cependant que si vos héros avaient été aimés de la *bonne faiseuse*, ils n'en médieraient pas ainsi.

On parle d'amour partout, on n'a que ce mot à la bouche, et l'on a tout honnement supprimé l'amour. Oui, monsieur, je le maintiens. Qu'est-ce que l'amour, selon la génération actuelle ? Une question d'argent ou une question de crochetetier. Vous êtes de l'école de cet ambassadeur à qui Louis XV, je crois, demandait s'il s'amusait à Paris et s'il faisait l'amour.

— Non, sire, répondit-il, je l'achète tout fait.

L'on n'a pas assez de railleries pour les passions de 1830. Hélas ! les miennes remontent à cette date ; mes billets doux les plus charmants sont signés de cette époque ou à peu près. Je ne puis laisser déchirer les archives de mon cœur sans essayer de plaider pour elles, j'avais presque gagné ma cause auprès de vous : je n'en suis pas fier, vous avez le goût délicat ! Que d'auteurs me prendraient pour défenseur si j'étais sûr de désarmer votre critique.

Pour faire l'amour, ayez des amoureux, c'est le principe élémentaire, et, des amoureux, je n'en vois point. On médite des *arrangements* on daignera s'occuper de la petite *une telle*, parce qu'elle est jolie, parce qu'elle a bonne tournure, elle porte bien la toilette, elle représente à merveille dans une voiture découverte, elle fait honneur à son *caissier*, on peut l'avouer au club, on y trouvera des envieux. On sème l'or non pas pour lui plaire, mais pour qu'elle plaise à celui qui le donne et surtout pour qu'elle éclabousse les autres. On s'inquiète bien d'elle, ma foi ! qu'elle remplisse son rôle, que son visage soit gai, qu'elle rie, qu'elle parle cheval, qu'elle boive du vin de Champagne, qu'elle ait de l'esprit si elle peut, ou à défaut d'esprit de l'effronterie et de la méchanceté, il n'en faut pas plus. Elle pleurera quand elle sera malade, elle mourra même à la peine, qu'importe ! pourvu qu'elle meure en souriant. Son maître la remplacera le même soir, et lui accordera pour oraison funèbre, entre un cigare et un verre de Porto :

— C'était une bonne fille, *bien drôle*, elle m'amusait beaucoup.

Il faut les plaindre ces pécheresses ; tout n'est pas joie pour elles : elles font un rude métier. Elles ont néanmoins envahi l'existence et la société, elles se mêlent à tout maintenant, elles tiennent une place immense dans le monde, et pour qui veut tracer la physiologie du dix-neuvième siècle, il faut bien parler d'elles, sous peine de dissimuler la vérité. Les jeunes gens arrivent de plain pied dans leurs boudoirs à seize ans. Les soupirs,

les désirs inconnus, les langueurs, les battements du cœur, qui ne sait ce qu'il fait, les petites cousines, les divinités idéales, tout cela est supprimé. Chérubin est un anachronisme, à dix ans un petit garçon ne serait pas assez niais pour dire de Marceline :

— C'est une femme !

Il vous dirait :

— C'est un vieux monstre !

Il lui tirerait la langue et lui ferait les cornes.

A quinze, il lui écraserait les pieds sans lui demander pardon, et mettrait sa toilette en loques sans lui offrir une épingle pour la rattacher. A vingt ans, la roue de son américaine lui passerait sur le corps, qu'il lui jetterait sa bourse... peut-être, et ne descendrait même pas de son siège pour s'informer si elle est morte ou vivante.

Les adolescents d'aujourd'hui calculent comme les vieillards d'autrefois, ils sont plus retords en affaires, plus durs et moins faciles à la compassion. Ils ont les vilains côtés, les défauts de leurs aïeux, ils n'en ont ni les qualités, ni les grâces. Ils vous racontent, sans sourciller et comme une chose toute simple, qu'ils ni sont pas encore bien riches ; mais qu'ala mort d'un père qui les a comblés de bontés, ils auront telle somme, qu'à la mort d'une mère qui les adore ils hériteront de tant de mille livres de rente de plus ; ils ne marchandent pas le mot, il ne les blesse pas plus que la pensée, ils n'ont point cette vergogne. Quant aux grands-pères et aux oncles, ils n'y font pas de façons.

Si mon grand-père vient à *claquer* bientôt, cela me donnera six mille livres.

Ou bien.

— Mon oncle est *crevichonné* hier ; faites-moi compliment : il me laisse un demi-million.

Je ne vous parle ici ni des artistes, ni des hommes de lettres, ni de la bohème ; il n'est question que de la jeunesse dorée, des descendants des grandes races, des riches financiers, de ceux qui doivent un jour gouverner le pays, des futurs députés, sénateurs, ministres. Il en est parmi eux dont l'intelligence est très développée, qui ont beaucoup appris et qui seraient des sujets remarquables si le torrent ne les entraînait ! Les quatre fins de l'homme sont pour eux : le cheval d'abord le cigare ensuite, les demoiselles de Bréda en troisième et avant tout l'argent.

Quant aux habitudes, il n'en est qu'une, elle renferme toutes les autres, c'est de ne pas se gêner. De là vient leur éloignement pour la bonne compagnie, où on ne peut pas mettre les pieds sur la cheminée et parler l'argot. Ils ne répondent qu'à deux espèces de lettres, les lettres d'affaires et les invitations de plaisir ; pour ce qui touche à la politesse, celle-là n'existe plus. On se fait attendre non seulement pour dîner, mais pour toutes choses ; si l'on ne vient pas on ne prend pas la peine de s'excuser, c'est du temps perdu, et jamais, à aucune époque, on n'a dévoré le temps comme aujourd'hui. Tant pis pour ceux qui attendent !

Le moi tient toute la place dans le cœur et dans la vie. Le dévouement a commencé par être une chimère, à présent il est une stupidité, une chose anormale, on en plaisante hautement. On ne fête qu'un seul dieu, le bonheur, la réussite ; tout ce qui réussit est bien. On ne s'occupe pas de savoir d'où vous êtes parti ; quelle route vous avez suivie ; vous êtes arrivé, il n'en faut pas plus. Sous prétexte qu'on est sérieux on porte l'ennui avec soi. Il n'y a pas d'intermédiaire ; l'orgie lorsqu'on descend de son nuage doré, comme les dieux du théâtre quittant leur olympé de carton, ou bien des airs de professeur en chaire, si on se mêle aux honnêtes gens qu'on veut stupéfier par la raison qu'on affiche.

On ne sourit plus, on éclate. On a une si haute opinion de soi-même que tous les compliments sont sans valeur. Ceux qui ne pensent pas ainsi ont le cynisme du contraire. Et, remarquez-le bien, ils ne savent pas

s'amuser ! Ils boivent à perdre les sens, ils courent à cheval à se casser le cou, leur suprême ambition est de surpasser les jockeys, ils s'enivrent d'encens vulgaires et d'esprit au gros sel. Ensuite ? Que sont devenues les jouissances délicates ? les plaisirs de l'intelligence et ceux de la société ? On les regarde comme des corvées, comme des devoirs incommodés. On les subit en bâillant, on les supporte parce qu'on y est forcé.

La querelle des classiques et des romantiques éclaterait à présent, qu'on ne romprait pas un fétu de paille pour la soutenir. La passion n'est plus que dans les portefeuilles ou sur les marches de la Bourse. On analyse tout, on réduit tout à des chiffres plus ou moins certains, mais toujours positifs. On pèse les poches au lieu de peser le mérite ; tant pis pour ceux qui ne sonnent pas dans la balance, ils sont dédaignés. La plus grande injure qu'on puisse jeter à un homme, c'est qu'il n'a pas le sou ! Il faut voir les physionomies, lorsque ce jugement sans appel est porté sur la valeur d'un individu.

Plus de pitié pour ceux qui souffrent. Pourquoi sont-ils pauvres ? En ce siècle-ci, tout le monde s'enrichit, excepté les imbéciles. Les voies sont ouvertes ; il ne s'agit que de les suivre. Tant pis pour ceux qui marchent à côté ou qui tombent, et tant mieux pour les autres ! c'est une place de plus, ce sont des chances dont on hérite. La grande science est de les accaparer.

Vous savez aussi bien que moi, monsieur, quelles manières et quelles habitudes on prend dans ces compagnies d'agiot et ces tripotages, et ce que l'on devient au point de vue de l'amour, car c'est de ce point que nous sommes partis, et je me suis laissé entraîner aux sources avant de déduire les conséquences. La première de toutes, assurément, c'est qu'il ne doit y avoir maintenant dans le monde que d'honnêtes femmes. Je vous le prouverai un de ces jours, si vous voulez bien me suivre encore ; et cela ne me sera pas difficile, je vous en réponds. Le siècle est à l'honnêteté, à la prudence même : on se voile le visage au moindre mot risqué ; on crie à l'abomination au moindre petit méfait ; chacun tient sous sa main une pierre toute prête, pour la jeter au scandale qui passe, souvent honteux et misérable. On n'a pas besoin de prendre de numéros, elles tomberont toutes à la fois. C'est de la vertu, ou bien c'est... tout ce que je vous dirai dans une autre lettre, et je vous remercie mille fois d'avoir bien voulu m'écouter. *Une vieille femme.*

MELANGES.

Esprit de madame de Tracy.

Madame de Tracy est née en Angleterre et a vécu en France. Après sa mort, sa famille a publié, en un nombre restreint d'exemplaires, et pour les familiers seulement, les manuscrits qu'elle avait laissés et formant trois volumes. Les écrits de madame de Tracy portent vivement la double empreinte de son origine anglaise, qui se manifeste par une humour sensée, — et de son éducation française, que révèle une gaieté tempérée par la mélancolie qui lui était particulière. Outre ces deux caractères, le sentiment de la nature, vers laquelle elle avait une propension décidée, se manifeste dans ses écrits avec de vives saillies et de grandes qualités.

De toute l'œuvre, nous avons extrait les quelques pensées, qui suivent. Le défaut de ces pensées, c'est l'absence d'images, qui les empêche de se manifester, pour ne les laisser qu'exposer ; mais le bon sens qui s'y trouve, l'observation sentie qui s'y révèle, ont suffi pour nous intéresser, et nous n'en doutons, pas suffiront pour intéresser le lecteur.

Une remarque à faire, sur les écrivains d'aujourd'hui, c'est qu'ils négligent de relier entre elles leurs connaissances, ce qui, pourtant, serait encore plus utile que de les étendre.

Il ne faut craindre ni désirer la mort.

La vie est un trafic ; on ne saurait y faire de grands profits sans s'exposer à perdre beaucoup.

J'ai retrouvé dans un fouillis de papiers une sorte de catéchisme, composé par Fielding, et qui mérite d'être conservé. Le voici :

« — Qu'est-ce qu'un patriote ?

« — C'est un homme qui veut une place.

« — Qu'est-ce que la politique ?

« — C'est l'art d'obtenir cette place.

« — Qu'est-ce que la science ?

« — C'est l'art de connaître les défauts d'autrui.

« — Qu'est-ce que la vertu ?

« — C'est un bon sujet de conversation.

« — Qu'est-ce que le mérite ?

« — C'est l'argent, le rang et le crédit.

« — Qu'est-ce que l'esprit ?

« — C'est un moyen d'obtenir ce que les autres désirent et de se faire détester. »

La conscience est l'unique miroir qui ne trompe ni ne flatte jamais.

Mon beau-père me disait qu'il n'allait jamais chez son grand-père qu'en habit habillé, et qu'il ne prenait jamais un siège sans sa permission. Alors, on respectait ses parents ; aujourd'hui, on les aime.

Les gens qui ne font rien se croient capables de tout faire.

Il n'y a guère de secrets divulgués que ceux que l'on divulgue soi-même.

Il n'y a pas au monde d'animal plus sot ni plus orgueilleux qu'un pédant.

Les choses vraiment grandes ont un aspect mélancolique ; la gaieté n'est que jolie.

L'enfant, qui est perroquet à cinq ans, sera un pédant toute sa vie.

S'ennuyer est quelque chose de méprisable ; et cependant, ce sont les gens les plus ennuyeux qui s'ennuient le moins d'eux-mêmes.

On ne vieillit pas pour les personnes qu'on ne quitte jamais.

Il faut savoir profiter de tout, aussi bien de ses propres défauts que de ceux d'autrui.

Presque toujours un secret pèse autant qu'un fardeau ; bien peu de gens ont la force de le supporter.

Il n'y a point d'autre jeunesse que la parfaite santé et la vigueur d'esprit ; quand on possède ces avantages, on est toujours jeune, lors même qu'on aurait cent ans.

Heureux ceux qui font durer, pendant quarante ans, ce crépuscule qui sépare la dernière jeunesse de la première vieillesse ! Car c'est l'âge d'argent,

pendant lequel on fait tout ce qu'on veut et l'on dit ce qu'on pense.

La fidélité dans l'amour n'est pas un mérite, c'est une nécessité.

On s'accoutume à tout, même à être malade. On finit par oublier que l'on souffre, et l'on n'y songe guère que lorsque l'on cause avec des gens qui se portent bien.

On ne saurait ni aimer ni respecter ceux qu'on n'estime pas.

Personne n'est bête maintenant. Ceux qui n'ont pas d'idées en empruntent à ceux qui en ont; chacun dit à peu près la même chose, et voilà pourquoi l'esprit court les rues. Quand au bon sens, personne ne s'en soucie.

On peut être un très honnête homme sans être un grand homme, mais on ne saurait être véritablement un grand homme sans être en même temps un très honnête homme.

Dans la solitude, les goûts deviennent facilement des passions.

Les femmes rendent leurs maris responsables de tous les désagréments de la vie, par le même sentiment qui faisait dire à cet Irlandais, en voyant le feu à bord du bâtiment sur lequel il était embarqué : « Qu'est-ce que cela me fait, je ne suis que passager. »

L'homme devine le malheur comme les animaux sentent l'orage.

Les écrivains se croient bien supérieurs aux autres artistes. Ils ont raison en ce que, sans leur plume, les autres célébrités resteraient inconnues.

La diplomatie force à penser sérieusement à ce qu'on dit, pour ne pas dire ce qu'on pense.

Un homme d'esprit peut-être laid, jamais un homme de cœur.

Les hommes les plus distingués ont les plus grands tristesses.

La mauvaise humeur donne souvent de l'esprit.

La raison est une lampe qui éclaire au loin, et qui laisse dans l'ombre celui qui la tient.

Quand on aime trop, on ne pense pas à plaire.

Notre vie, nos mœurs, notre caractère, sont presque toujours tracés sur les murs de notre chambre à coucher.

On devrait plus écouter que parler, puisqu'on a deux oreilles et qu'on n'a qu'une langue.

La résignation est le comble du désespoir.

Le mauvais emploi d'une heure peut troubler toute une vie.

Il faut éviter les interrogations, car on n'est jamais sûr de bien répondre.

Pien ne donne tant de courage que la peur.

L'ennui est le plus dangereux des séducteurs.

De tous les sentiments, l'amour est le plus divin; c'est le seul qui nous ôte l'égoïsme.

La coquetterie est une passion.

Tous les hommes ont en eux quelque chose dont on peut tirer parti.

Le signe de la médiocrité est de ne louer que ce qui est médiocre.

Les personnes faibles sont incapables d'un amour profond; elles n'oseraient s'exposer ou se livrer à tous les bouleversements que cause cette passion. Pour l'éprouver dans toute sa violence, il faut avoir une grande force d'âme.

Tout ce qu'on a dit sur la jalousie ne signifie rien: c'est un sentiment qu'on ne peut ni expliquer ni raisonner.

Les gens sans imagination et sans esprit n'aiment que les choses d'un prix élevé.

On ne compte plus par quartiers, on compte par arpents.

Un grand génie et un grand caractère se trouvent rarement réunis. Le premier est un don de la nature, le second dépend de nous. C'est la perfection de la volonté.

Les richesses, les biens inattendus, nous amènent les soins des gens vulgaires; les malheurs nous attirent les âmes élevées.

Ceux qui aiment tard sont des êtres privilégiés.

Tâchez de faire rire de vos adversaires, car un homme que le ridicule a frappé n'est plus à craindre.

Presque tous les hommes font deux parts de leur vie: ils emploient la première moitié à faire des sottises, et la seconde à tâcher de les réparer.

Il n'est pas toujours poli d'avoir raison.

Les poètes anglais racontent ce que les autres imaginent.

A Paris, la vie est remplie; à la campagne, elle est occupée.

La différence entre un imbécile et un homme d'esprit, c'est que l'un dit des sottises et que l'autre en fait.

Quand la raison a raison, c'est bien souvent que le hasard s'en mêle.

On peut donner d'excellents avis et être incapable d'en recevoir.

Il y a beaucoup de gens propres à tout et bons à rien.

L'espérance vaut mieux que le souvenir.

Si les hommes se refusaient les bassesses inutiles, et les femmes les amants dont elles ne se soucient guère, le monde n'en marcherait que mieux.

VARIÉTÉS.

Raphaël.

TIRÉ DE LA SECONDE SÉRIE INÉDITE DES CONFIDENCES DE MADemoiselle MARS.

Suite et fin.

Carlo Reveredo avait cinquante ans à peine. Sa figure régulière, et d'une rondeur presque germanique, accusait un air de bonhomie et de franchise qui disposait en sa faveur. Son langage était bienveillant et plein de spontanéité.

Il accueillit le maestro comme s'il l'eût connu

depuis de longues années, et le remercia avec effusion de ce qu'il avait protégé sa chère Rosina.

« C'est ma fille unique, dit-il, et je tremble toujours lorsqu'il faut me séparer d'elle. »

Après s'être abandonné à la joie de revoir sa fille, l'impresario s'inquiéta de la rencontre qui avait eu lieu entre le maestro et les deux étudiants et du duel qui devait nécessairement en résulter.

« Je veux les aller trouver demain, dit-il, et la chose s'arrangera; car je n'entends point que vous risquiez d'attrapper un coup d'épée pour une affaire qui me regarde. »

Raphaël le pria de n'en rien faire, lui déclarant qu'une démarche de sa part le mettrait vis-à-vis de ses adversaires dans la situation d'un homme qui ne veut pas se battre; qu'il fallait que l'affaire suivit la marche ordinaire, et que d'ailleurs il pensait bien que le signor Antonelli et son camarade ne tiendraient que médiocrement à s'exposer aux chances d'une rencontre.

L'impresario hasarda encore quelques objections pour décider, et finit par lui dire.

« Faites à votre guise, signor Raphaël; mais que dans tout ceci il n'y ait ni mort ni blessé.

— Oh! surtout ne vous battez pas! » s'écria Rosina d'une voix tellement émue qu'elle en demeura elle-même toute confuse.

Raphaël les rassura de son mieux; après quoi il allait prendre congé d'eux, quand un violent coup de tonnerre ébranla la maison. La pluie battait contre les vitres avec fracas, le ciel était en feu.

« Quel temps! dit l'impresario.

— L'orage a eu la patience d'attendre que vous fussiez rentrée, signora, » ajouta Raphaël.

Rosina courut vers la fenêtre et souleva le rideau.

Un éclair passa devant ses yeux.

Elle s'éloigna aveuglée.

« Mais vous ne pouvez pas partir, fit-elle en se tournant vers son père comme pour lui faire comprendre qu'il eût à retenir le signor Raphaël.

— Rosina a raison, mon cher maestro, et je vous offre un lit de bon cœur, ce que je ferais avec encore plus de plaisir si, au lieu d'être dans cette méchante auberge, nous étions à Ancône, dans ma jolie petite villa.

— Vous êtes trop bon, signor Roveredo, mais...

— Il n'a pas de mais; vous restez.

— L'orage va cesser.

— L'orage durera toute la nuit, se hâta de dire Rosina; d'ailleurs vous devez avoir besoin de vous reposer, signor Raphaël, depuis le temps que vous marchez; et fit-il le plus beau temps du monde, je vous conseillerais d'accepter notre hospitalité. »

Aidée par la servante de l'auberge, Rosina prépara la chambre du jeune homme auprès de celle de son père ce soin rempli, elle les quitta pour aller songer en liberté aux événements de la nuit.

Le jour était levé depuis longtemps, quand Raphaël s'éveilla. Sa première pensée fut pour Anna, la seconde pour Antonelli. Il résolut de s'occuper de ce dernier avant de passer au Largo, où selon l'habitude, il se rendait à la première heure. Son plan tracé, il voulut prendre congé de son hôte; mais l'impresario était sorti de très-grand matin pour une affaire importante. Il ne trouva que Rosina, qui reçut toute rougissante ses remerciements et ses adieux.

« Est-ce que vous ne reviendrez plus, signor Raphaël? »

— Au contraire, signora, je reviendrai, et dès aujourd'hui encore, s'écria Raphaël très-troublé de l'air et de l'accent de la jeune fille.

— Merci, merci, répondit Rosina en cherchant à maîtriser son trouble. Je ne sais comment cela se fait, ajouta-t-elle, et je n'aurais jamais pu croire qu'une amitié se révélât si vite, mais il me semble que vous êtes de notre famille et presque un frère pour moi; aussi n'ai-je pas dormi de la nuit, tant l'idée de ce duel me tourmente.

— Avant la fin de la journée, signora, interrompit le maestro, je viendrai vous apporter les excuses du signor Morelli et de son compagnon.

— Ah ! je ne demande qu'à vous revoir sain et sauf. »

Il lui baisa la main avec autant d'émotion que de respect et s'éloigna.

La rue lui parut déserte. Cependant comme il franchissait le seuil de la porte, un homme s'était caché derrière un pilier de la maison voisine, sans doute pour lui laisser prendre les devants. Cet homme était le même qui la veille l'avait suivi depuis le Largo. La préoccupation de Raphaël ne lui permettait pas de s'apercevoir de ses nouvelles manœuvres. Il avait à peine fait quelques pas dans la rue qu'il se retourna, soit par intention, soit par un mouvement machinal et leva les yeux vers la fenêtre de Rosina. La jeune fille, qui le regardait partir, agita à plusieurs reprises sa petite main dans le vide, et parvint enfin à lui faire comprendre qu'elle le pria de revenir à l'auberge. Il se hâta d'obéir.

Lorsqu'il se trouva sous la fenêtre, Rosina, détacha vivement de son cou une chaîne d'or qui retenait une médaille de la Vierge et la lui jeta.

« Elle vient de ma mère, dit-elle, surtout portez-là, signor Raphaël, elle vous protégera contre tout danger. »

L'homme qui ne perdait aucun des mouvements de cette scène n'entendit pas ces paroles, mais il vit le maestro baiser pieusement la relique et la passer à son cou en envoyant à Rosina un regard plein de tendresse.

La vieille servante, qui revenait du marché, surprit l'espion en flagrant délit, et le repoussant durement :

— Je voudrais bien savoir, dit-elle, ce que vous comptez apprendre à rester le nez en l'air... Ce sont des amoureux qui se disent des douceurs, voilà tout... La chose n'est pas si rare à Naples. Mais, vrai, on croirait que vous n'avez jamais rien vu de pareil.

La-dessus elle haussa les épaules et rentra dans la maison.

L'homme continua à suivre Raphaël.

Cette fois, Raphaël évita de passer sur le Largo : il prit les rues les moins fréquentées, et arriva par le chemin le plus long à la demeure du jeune peintre qu'il fréquentait depuis quelque temps, pour le prier de régler sa rencontre avec l'étudiant.

Sans se préoccuper des suites fâcheuses qui résulteraient peut-être pour lui de cette affaire si elle se vidait sur le terrain, le peintre accepta de bonne grâce le rôle que le maestro lui confiait. C'était son début en matière de point d'honneur ; sa vanité fut très-flattée d'avoir été choisi pour cette mission délicate. Loin de croire qu'il allait rendre un service, il se reconnut obligé et se confondit en remerciements. Durant leur entretien, qui se prolongea pourtant, Raphaël avait été très-circonspect dans ses explications à Angelo, — c'est le nom du peintre ; — mais cette réserve même lui devint fatale, car ce dernier en conclut qu'il s'agissait d'une intrigue ; la discrétion seule l'empêcha de laisser voir sa pensée. Il courut chez les étudiants, très-convaincu que l'affaire s'arrangerait du premier mot en ce qui regardait les deux étourdis, et que ce serait à lui à prendre des airs de matamore ; mais, à son grand étonnement, Morelli et son camarade Antonelli le prirent de très-haut, tout en reconnaissant qu'ils avaient eu tort d'insulter une femme. Un duel ne pouvait manquer de les poser dans leur monde.

Morelli voulait se battre, et, comme Angelo, qui était brave, tenait à maintenir son ami dans le rôle de l'offensé, il dut arrêter, séance tenante, les conditions de la rencontre.

Raphaël l'attendait à dix pas de là.

« Tu te bats demain à six heures pu matin, dit le peintre en l'apercevant.

— Où cela ?

— A Portici.

— Les armes ?

— L'épée.

— C'est bien. »

Le maestro n'était pas autrement ému.

« Il paraît qu'elle est jolie ? se hasarda à dire Angelo.

— Charmante ! » s'écria vivement Raphaël sans trop savoir à quoi il répondait.

Ils se serrent cordialement la main, et, émus tous deux pour la première fois, ils regagnèrent, sans se parler davantage, la maison de l'artiste.

Son duel arrêté, ce que Raphaël redoutait le plus, c'était de se trouver en présence de la Bellatini ou de son maître. Il se consulta pour savoir quelles raisons il pourrait bien donner de son absence, et, après plusieurs heures de réflexion qui n'amenèrent aucun expédient heureux, il se décida à lui écrire qu'une affaire de famille l'avait appelé en toute hâte à quelques lieues de Naples. Il se créa bravement une parenté d'occasion, et, sans s'appesantir sur l'in vraisemblance de son moyen, il data les lettres d'une ville voisine, et fit venir le domestique d'Angelo, auquel il donna ses instructions. Le serviteur était un vieux Sicilien intelligent autant que rusé, mais très-enclin à l'ivrognerie.

Le maestro, qui ne soupçonnait en rien ce défaut, lui recommanda de se faire passer pour l'intendant d'un cousin imaginaire, et d'éviter avec soin les explications surtout avec Pietro ou Annunziata. Il promit de remplir sur tous les points cette mission délicate, tirant déjà vanité du rôle qu'on lui confiait. Pour le maintenir dans ces bonnes dispositions, Raphaël lui glissa quelques pièces de monnaie blanche et le congédia vivement. Au lieu de se diriger vers le Largo ou la demeure de Clementi, le Sicilien entra dans un misérable café où se débitaient de l'eau-de-vie et du vin blanc, et s'essayant à une table en compagnie de quelques buveurs comme lui, il s'enivra si complètement, qu'il finit par s'endormir dans un coin de la salle pour ne se réveiller que le lendemain, au petit jour. Quant aux lettres du maestro, il en avait allumé sa pipe.

Raphaël passa le reste de la journée dans l'atelier du jeune peintre.

Clementi inquiet de la disparition de son élève, après avoir passé la nuit et la journée à l'attendre, arrivait, hors d'haleine, au palais de la Bellatini. Le vieux professeur ne rencontra personne sur son chemin, alors il monta rapidement au premier étage. Au moment où il allait pénétrer dans les appartements de la prima donna, il se trouva face à face avec Pietro : sa vue lui causa une indicible crainte. En effet, le vieillard avait le front chargé de soucis et de menaces ; la pâleur et l'altération de ses traits indiquaient qu'il se passait en lui quelque crise terrible. Clementi eut à peine prononcé le nom de Raphaël, que Pietro lança sur lui un regard sinistre, et, le saisissant par le bras, l'entraîna dans un petit oratoire situé non loin de la chambre à coucher de la diva. Une fois là, il s'écria, les dents serrées par la colère :

« Je vous conseille de venir le chercher ici... le misérable ! »

Clementi bouillait de la tête aux pieds.

Quoique ce dernier mot renfermât un outrage, il ne douta point qu'il ne fût question de Raphaël, et se hasarda à dire d'une voix étranglée :

« Mon Dieu ! qu'a donc fait ce pauvre enfant ?

— Ce qu'il a fait ? reprit le vieillard exaspéré ; je vais vous le dire, signor Clementi. »

Il alla à la porte, s'assura qu'elle était fermée et que personne ne pouvait l'entendre ; puis, revenant brusquement vers le maestro qui s'appuyait au bois du prie-Dieu, il lui apprit d'une voix stridente comment il avait suivi Raphaël et où celui-ci avait passé la nuit.

A ce moment, un cri traversa l'épaisseur de la porte, qui s'agita sous une forte pression.

« On vous a entendu, fit le maestro avec épouvante

— Ouvrez, Pietro, ouvrez ! » s'écria la Bellatini en frappant à coups redoublés.

Pietro chancela comme s'il eût été atteint en pleine poitrine.

« Dieu l'a voulu ! » murmura-t-il en élevant les yeux vers l'image du Christ.

Il marcha vers la porte et l'ouvrit.

La prima donna s'élança jusqu'au milieu de l'oratoire. Son visage était méconnaissable ; la plus affreuse douleur qui puisse être réservée à la femme qui aime venait de déchirer son âme et de briser sa vie ; mais sa nature généreuse et sublime aux heures des grandes épreuves l'oublia un instant pour ne songer qu'au danger qui menaçait Raphaël.

« Il se bat, s'écria-t-elle avec un accent d'angoisse qui pénétra au fond du cœur des deux hommes.

— Je n'ai pas dit cela, répondit Pietro en échangeant un regard avec Clementi.

— Oh ! ne niez pas, Pietro ; j'étais là... j'ai tout entendu.

— Tout ! » murmura le vieillard d'un air accablé.

Elle le regarda avec une expression de désespoir concentré et soupira lentement.

« Oui... Pietro... j'ai tout entendu. »

Elle continua aussitôt d'un ton moins ému en revenant à son premier ordre d'idées.

« Pietro, je t'en prie, dis-moi l'heure... le lieu de la rencontre !... »

— Oui, oui... où doit-il se battre ? » fit Clementi éperdu.

Le vieillard était entre sa franchise et son désir de vengeance. La vengeance l'emporta.

« Je ne sais rien, répondit-il, ne m'interrogez pas. »

Anna tomba à genoux sur le prie Dieu, et son âme, incapable de se contraindre plus longtemps, s'abandonna au plus amer désespoir.

« Laissons-la, dit Pietro en s'adressant à Clementi. Ses larmes vont creuser une tombe à son amour. Demain, Raphaël n'existera plus pour elle. De tant de jours écoulés dans le bonheur, il ne restera au fond de son cœur qu'un souvenir déchirant. »

Le maestro ne savait que répondre. Dans le désordre de ses idées, il murmurait les noms de Raphaël et de Bellatini, et suivait le vieillard sans prendre aucun parti ; désolé, il se promena dans les rues de Naples une partie de la nuit, espérant que le hasard le placerait peut-être sur le chemin de son élève. Les renseignements de Pietro étaient tellement précis, qu'il ne doutait pas que Raphaël n'eût une intrigue. Tout en remerciant Dieu, il lui vint à la pensée de s'informer auprès de quelques amis du jeune maestro de ce qu'il pouvait être devenu. Il se mit en route ; mais aucun d'eux ne pouvait le renseigner. Seul, Angelo, connaissait le duel de Raphaël, et Clementi ignorait l'intimité qui existait entre les deux artistes. En revenant au palais, le vieillard demanda Pietro. Le serviteur avait disparu.

Le maestro essaya de pénétrer auprès de la diva ; mais sa porte était fermée pour tous. Riccardi venait d'être mandé par elle en grande hâte, et leur entretien ne pouvait manquer de se prolonger. En effet, une fois en présence du docteur, la Bellatini comprit qu'à lui seul elle avait le droit d'ouvrir son âme. Elle lui raconta toutes ses douleurs, et lui fit part de ses projets. Il voulut les combattre en ramenant de chères croyances dans son esprit ; mais la résolution d'Anna était inébranlable. Elle quittait le théâtre pour n'y jamais rentrer, et se séparait de Raphaël.

Séance tenante, elle écrivit au directeur de San-Carlo pour le prévenir de sa rupture ; un dédit considérable la liait à l'impresario, elle consentait à le payer. La liberté lui paraissait bien autrement précieuse que la fortune. Elle remit la lettre à Ricciardi et le chargea de la porter lui-même ; puis elle commença une longue lettre pour Raphaël. C'était un adieu triste et doux ; aucun reproche violent ne trahissait les souffrances de son cœur ; elle pardonnait et s'éloignait sans que la haine ou le désir de la vengeance eût passé sur son amour. Un instant, elle avait eu l'intention de revoir le maestro ; un instant, elle s'était arrêtée à la pensée que le magnétisme pourrait l'amener à connaître l'origine et les détails de cet amour qui venait de la faire la plus malheureuse entre toutes les femmes ; mais le moyen lui parut indigne d'elle.

Anna resta longtemps encore avec le docteur. Elle lui confia le lieu de sa retraite, et lui remit une procuration générale pour s'occuper des intérêts qu'elle laissait à Naples ; elle arrêta l'heure de son départ, le chargea de veiller à ses préparatifs, et, dès qu'il l'eût quittée, elle pria Dieu, car elle était croyante, afin qu'il lui donnât la force nécessaire pour se maintenir dans sa résolution.

Cependant Raphaël n'était pas exempt de crainte à l'égard de ses amis. Le Sicilien n'avait point reparu, ce qui lui donnait lieu de croire que ses lettres n'étaient pas parvenues. Il se représentait l'inquiétude de la Bellatini et trouble de Clementi et d'Annunziata. A ces pensées venait se joindre, à mesure qu'il gagnait Portici, une émotion toute nouvelle. C'était son premier duel, et, il faut le dire, il redoutait plus encore de sortir vainqueur que vaincu. Cependant, son peu d'expérience de l'escrime le rassurait. Alors qu'il était encore adolescent il avait appris à faire des armes ; mais, depuis, sa main n'avait jamais tenu une épée.

A six heures, ils arrivèrent à Portici. Morelli et Antonelli les attendaient dans une auberge.

Les étudiants portaient avec eux des épées de combat. Sans échanger d'autres paroles que celles, qui s'appliquaient à leur situation respective, on décida l'endroit où aurait lieu le duel, et l'on s'y rendit. On s'aligna dans un silence solennel ; les épées se croisèrent ; mais les combattants n'avaient ni volonté ni force. La pensée et le mouvement absents de ce duel dont on reconnaissait enfin la futilité. Ils seraient restés ainsi une heure sans se toucher. Angelo et Antonelli déclarèrent l'honneur satisfait. Les jeunes gens remirent leurs épées aux témoins, et entraînés par le même sentiment généreux et humain, ils s'avancèrent l'un vers l'autre et se serrèrent cordialement la main.

Ils échangèrent encore quelques paroles affectueuses, et ils se disposaient à reprendre tous les quatre la route de Portici et de Naples, lorsque Raphaël aperçut derrière un monceau de laves la figure menaçante de Pietro. Alors, présentant quelque malheur, il s'arrêta, repoussa doucement le bras de l'artiste, et fit entendre à ses compagnons qu'il désirait rester seul.

« A ton aise, fit Angelo et puisque la gaieté du site plaît à ton imagination, je t'y laisse rêver en toute liberté. A bientôt, mon divin maestro ; tu peux toujours compter sur mon amitié.

— Au revoir, signor, dirent d'une même voix Morelli et son compagnon ; nous désirons que de tout ceci il résulte une affection durable entre nous.

Là-dessus, ils s'éloignèrent très-satisfaits de l'issue de leur rencontre.

Dès qu'ils eurent disparu, Raphaël sentit une main vigoureuse se poser sur son bras. La pression fut telle que les os en craquèrent.

« Pietro ! fit douloureusement le jeune homme en cherchant à dégager son bras de cet étau de fer.

— Oui, Pietro, reprit le vieillard en ouvrant son manteau et laissant voir, chose presque inconnue à

Naples à cette époque, un uniforme de grenadier.

— Regardez-moi, signor Raphaël, regardez-moi bien, ajouta-t-il avec une sombre fierté. Cette fois, ce n'est plus le laquais de la signora Bellatini qui vient à vous ; c'est le soldat qui a bravement combattu sous les drapeaux de la France, et qui a gagné, au prix de son sang, la croix que vous voyez sur sa poitrine. En garde, signor Raphaël, en garde ! Je suis pressé. »

En disant ces mots, Pietro tira de dessous son habit deux épées et le somma d'en prendre une.

« Pietro ! dit Raphaël, étourdi de cette provocation inattendue, je ne vous comprends pas ; que me voulez-vous ?

— Je veux vous tuer, signor Raphaël, répondit le soldat avec un rire effrayant.

— Non, non, je ne me battrai pas, fit le maestro avec l'accent d'une volonté ferme.

— Je suis votre égal, signor Raphaël, reprit Pietro, qui n'était plus maître de sa colère, songez-y bien ; de plus, je suis un honnête homme, et vous êtes un misérable. »

Le maestro bondit vers lui et saisit une épée.

Puis il la jeta loin de lui, en répétant de nouveau :

« Non, non, je ne me battrai pas.

— Mais vous ne vous trouvez donc pas suffisamment insulté ? Eh bien ! je pousserai l'outrage jusqu'au bout, et je vous dirai, en vous regardant en face : Signor Raphaël, vous avez pris un masque indigne d'un cœur honnête ; vous vous êtes introduit chez la signora Bellatini, et vous lui avez laissé croire à votre amour, afin de mieux exploiter son crédit et son nom au profit de votre ambition et de votre intérêt.

— Infamie ! infamie ! murmura Raphaël en se couvrant le visage de ses mains.

— Oui, vous avez fait cela ; oui, vous êtes un intrigant et un lâche... et maintenant, faut-il vous frapper au visage ? »

Il s'avança, le regard en feu et le bras levé.

Raphaël, hors de lui, ramassa son épée et se mit en garde.

« Enfin ! » fit Pietro avec une joie presque insensée. Mais le désordre de ses idées et le tremblement convulsif qui agitait son bras l'empêchaient sans doute de mesurer ses coups. Raphaël aurait pu le tuer dès le premier engagement. Cette générosité exaspéra le vieillard : par une attaque aussi précipitée que mal entendue, il fondit sur l'épée de son adversaire et s'enferra jusqu'à la garde.

Un sourd gémissement sortit de sa poitrine, une écume sanglante s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes ; il roala sur la lave, se tordit dans une affreuse convulsion et rendit l'âme.

Raphaël contempla un instant le cadavre du soldat, puis il se dirigea vers l'auberge, où l'on construisit, à l'aide de deux chaises, une sorte de brancard ; il prit deux hommes avec lui, et revint à l'endroit où gisait le corps de Pietro. On plaça le mort sur le brancard, on le couvrit de son manteau, et le lugubre cortège se mit en route pour le Largo.

Comme il arrivait devant le palais, Raphaël trouva Clementi et Annunziata. En l'apercevant, tous deux jetèrent un cri de joie. Il mit un doigt sur ses lèvres, et leur montra le cortège qui précédait de quelques pas.

« Il y a un mort sur ce brancard ! » fit-il d'un ton solennel.

Clementi et Annunziata se signèrent.

Ils entrèrent dans le palais.

Un seul domestique vint à Raphaël. C'était Ambrosio.

« La signora est partie, balbutia-t-il tristement.

— Partie ! reprit le maestro anéanti.

— Oui, signor, elle a quitté Naples ce matin même. »

Raphaël se laissa tomber sur le brancard, à côté du corps de Pietro. Le manteau s'était écarté, le

visage du jeune homme toucha la face du mort. A ce contact, il se leva avec une indicible épouvante.

Clementi, Annunziata et Ambrosio s'écartèrent par un même mouvement de surprise et d'effroi, et murmurèrent, stupéfaits, le nom de Pietro.

Il y eut un instant de silence plein d'angoisse et de larmes.

« Signor Raphaël, dit enfin Ambrosio, le docteur Ricciardi est là-haut, voulez-vous que je vous conduise vers lui ? »

Raphaël fit un geste affirmatif.

Le docteur était dans l'oratoire de la prima donna. Son visage était pâle et sévère. Il marcha à la rencontre du maestro, lui prit la main et lui dit :

« Anna Bellatini m'a chargé, auprès de vous, d'une mission difficile, et que j'accomplis avec un profond chagrin ; car, quelque nouvel amour que vous ayez pour une autre femme, je sais, Raphaël, combien vous regretterez l'ami que nous perdons, la divine artiste que l'Italie ne remplacera jamais. »

Il lui tendit la lettre d'Anna.

L'égarément était peint sur les traits du maestro ; il prit la lettre et la parcourut avec une sorte d'ardeur insensée.

C'était le dernier coup qui pût le frapper ; il sentit que l'air manquait à sa poitrine, que le terre tremblait sous ses pieds ; sa tête semblait près d'éclater... Il sortit éperdu, et, le visage baigné de larmes, il parcourut, comme un homme pris d'un accès de folie, les quartiers isolés de Naples. Le hasard plutôt que sa volonté le conduisit à la porte de l'impresario : il monta l'escalier tout d'un trait, et se jeta dans les bras du digne homme. Son âme avait un tel besoin de s'épancher, qu'il ne calcula point sa démarche.

L'impresario et sa fille le questionnèrent doucement et apprirent, non sans peine, tant il répondait d'une façon décousue, les causes de son désespoir.

« Je suis seul au monde ! » s'écria-t-il dans l'excès de sa douleur. L'ingrat oubliait Clementi et Annunziata.

« Vous vous trompez, maître, répondit l'impresario. Vous n'êtes pas seul au monde, puisqu'il vous reste une famille. Nous avons fait votre malheur sans le vouloir ; nous chercherons à vous consoler, sinon à vous guérir. Je serai votre père, Rosina sera votre sœur. »

Le lendemain, Raphaël, Clementi et Annunziata quittaient Naples, en compagnie de Carlo Roveredo et de sa fille.

Quant au docteur, il rapporta à la Bellatini les dépouilles du malheureux Pietro.

Ici finit la première partie de l'histoire de Raphaël. Peut-être retrouverons-nous plus tard les différents personnages de ce drame intime, non plus à Naples, mais à Ancône, où commence pour eux une autre série d'événements,

M^{me} A. R. DE BEAUVOIR.

ANNONCES.

Maison particulière,

107 RUA DE S. JOSÉ 107

ANCIENNE RUA DO PARTO.

Cuisine française pour porter en ville, a des prix modérés. Chambres et cabinet meublés. Dans la même maison on prend des pensionnaires au mois.

Externat français

Provisoirement, Rue da Quitanda 85, 2^e étage.

Dirigé par M. Victor Boulangier, bachelier ès-lettres.

Cet établissement est spécialement consacré à l'éducation des enfants qu'on destine au commerce et à l'industrie.

SANTÉ ET BIEN-ÊTRE !!

PILULES HOLLOWAY

Privilegiées par tous les gouvernements. Connues avantageusement dans tous les pays du monde.

Prescrites par les plus célèbres médecins.

Nul des remèdes connus jusqu'ici ne jouit, comme dépuratif du sang, du renom que se sont acquis les Pilules Holloway.

Nombre de médecins et membres distingués des principales facultés recommandent à leurs clients ou aux directeurs des hospices qu'ils desservent l'usage de cette bienfaisante médecine, qui donne des forces à la complexion la plus faible, et qui a rendu l'existence à des milliers de personnes, déjà fatiguées de l'usage inutile d'autres prescriptions.

Ces fameuses Pilules sont depuis longtemps répandues parmi nous, et chacun pourra savoir, en interrogeant ceux qui s'en servent chaque jour, si leurs propriétés sont réelles, leur efficacité bien vraie !

Les Pilules Holloway, élaborées sous la direction de l'inventeur, se trouvent dans ses établissements généraux, à Londres, 244, Strand, et à New York, 80, Maiden Lane.

Dépôts au Brésil: A Rio de Janeiro, chez MM. dos Santos Mosquita, rue Direita n. 26; H. Prins, rue do Hospicio. A Pernambouc, MM. Louin & C. A Porto-Alegre, M. A. Cornetel. A Bahia, MM. Von Bergen & C. A Maranhão, MM. J.-J. de Azevedo Almeida & C.

DIDIER ROIFFÉ

TENEUR DE LIVRES

se charge de toute comptabilité en français ou en portugais; s'adresser, rue d'Assembléa n. 109 ou rue des Ourives n. 73. M. Roiffé se charge de remboursements ou de quelqu'emploi.

PINGARD

Marceneiro francez

103 Rua do Rosario 103

Vende lusanias novas e concerta as velha. Encarrega-se de por Guarda-sol em qualquer janella.

ALCAZAR LYRIQUE

Rue da Valla près de la rue d'Ouvidor

Spectacle-concert.

Composé de romances, chansonnettes, scènes-comiques, vaudevilles, opérettes, etc., etc.

LE PROGRAMME SERA VARIÉ TOUTS LES SOIRS.

Aujourd'hui dimanche 20 février

On terminera par

CE QUE VIVENT LES ROSES

Vaudeville en un acte de M. Albert Monnier et Edouard Martin,

Personnages.

Romulus M. Triollier.
Demise M^{lle} Julie Roujon.
Nini M^{lle} Adelina.

On commença à 7 1/2 heures.

Prix d'entrée 1\$000 rs. par personne.

Huile d'Aix

Huile d'Aix de la propriété de la comtesse de Montvallon à 1\$600 la bouteille d'un litre; 20\$000 la caisse de 12 litres; en barils de 30 à 50 litres à 1\$500 le litre.

RUE DE S. JOSE' N. 60.

ROCHER, CHIRURGIEN-DENTISTE

Successeur du Dr. Dupont, rue do Ouvidor n.138, entrée par la rue da Valla n. 74.

M. Hyppolite

COIFFEUR

Prévient le public de Rio de Janeiro qu'il se charge de coiffures pour bals, mariages, etc., à domicile et prend des abonnements.

12. RUA DO CANO 12.

L. CORRÊA DE AZEVEDO D. M.

Of the Sanitary Visit of the harbour, and Jurujuba hospital.

53 Praia dos Minciros 53

MAGASIN DE PAPETERIE

Presses à copier les lettres

On vient de recevoir un grand assortiment de presses à copier les lettres avec tous leurs accessoires; presses à sceller le papier et cartons à copier sans presse, pour voyage; livres en blanc anglais et français de toutes les dimensions.

102 RUE D'OUVIDOR 120

Hôtel Ravot

163 RUE DO OUVIDOR 163

Restaurant.—Bains.—Chambres et appartemens meublés.

L'hôtel Ravot dont l'ancienne réputation n'a jamais démerité de la confiance du public vient d'être tout nouvellement restauré.

Le propriétaire actuel n'a rien négligé pour y entretenir le confortable et tous les avantages recherchés par sa clientèle. L'entrée de cet établissement le fait remarquer par une décoration simple et de bon goût. L'hôtel Ravot étant situé au ceutre des affaires et à la proximité des théâtres offre aux voyageurs toutes les commodités possibles.

La cuisine préparée avec un soin extrême et tout en comprenant une grande variété de mets, rappelle mieux qu'aucune autre la nourriture des maisons particulières.

REVUE DES RACES LATINES.

Publiée en français à Paris.

Paraissant tous les mois en un beau volume de près de 400 pages, splendidement illustré.

Prix de l'Abonnement: 25\$000 par an.

La Revue est portée au domicile des souscripteurs. Chaque numéro contient une correspondance de Rio de Janeiro et un article sur le Brésil.

On s'abonne: chez M. Altère Aumont, correspondant de la Revue, rue do Infante do Catete, n. 13, et au bureau du Courrier du Brésil:

RUA DO HOSPICIO 95

ROUPE FEITA

AOS DOIS CONTINENTES

CESAR BOUTET

Successeur de Paulino Berrutti.

CESAR BOUTET

SUCCESSOR DE PAULINO BERRUTTI.

César Boutet successeur de Paulino Berrutti a l'honneur de faire savoir au public et particulièrement à sa nombreuse clientèle qu'il vient de recevoir par le packet entré ce mois-ci, un grand assortiment d'habits confectionnés commandés à Paris et à Londres, et qu'il vient d'ouvrir un salon où l'on trouvera une grande variété de tout ce qui concerne l'habillement pour hommes.

Cet établissement nouvellement réformé est au niveau des meilleurs du même genre qui existent dans cette ville, parce que en dehors de l'excellente coupe et façon de ses travaux, il possède aussi les étoffes les plus modernes, ainsi que des parapluies français et anglais; de la chapellerie: castors blancs et noirs, blancs, à poils ras, de soie, de peau de loutre, de lièvre, haut et bas de forme, de différentes couleurs, chapeaux de cuir pour voyage;

cannes en licorne, cravaches de toutes espèces; cravates, chemises, faux cols; gants de peau, véritables Jouvin, recevant par chaque packet; et enfin tous les petits objets curieux et de bon goût concernant la toilette.

Le propriétaire de cet établissement arrivé depuis peu de temps de Paris s'est établi dans cette rue et dans une maison déjà connue afin de pouvoir vendre à des prix plus raisonnables que beaucoup d'autres dont les frais sont d'un tiers plus onéreux.

Son atelier a été aussi considérablement agrandi, afin de pouvoir servir plus rapidement sa clientèle.

César Boutet espère mériter la confiance du public et s'en rendra certainement digneu remplissant fidèlement les promesses contenues dans cet avis.

REVISTA POPULAR

Noticiosa, scientifica, industrial, historica, litteraria, artistica, biographica, anecdotica, musical, etc.

JORNAL ILLUSTRADO SAHINDO A' 5 E 20 DE CADA MEZ

Preço da assignatura; 20\$000 rs. por anno, 11\$000 rs. por 6 mezes e 6\$000 rs. por 3 mezes, pagaveis no acto da entrega do primeiro numero.

Acontece com os jornaes como com todas as cousas humanas, que as melhores estão bem longe da perfeição, da qual tanto mais se aproximão quanto melhor satisfazem ás necessidades, interesses e gostos do publico a quem se dirigem.

E' com esta convicção que a direcção da *Revista Popular*, esforçando-se por agradar aos seus leitores sem descuidar-se de os instruir, satisfará as necessidades de uma população esclarecida que gosta de acompanhar o movimento hoje tão rapido da civilisação.

A *Revista Popular* tomando lugar na imprensa brasileira, não tem nem lutas a travar nem rivalidades a sustentar, apoderando-se de um ramo aindão não occupado, dirige-se a todas as familias.

A variedade dos assumptos de que tratará, a escolha das materias darão ao mesmo tempo os elementos de estudo sério e profundo e os meios de deleitar o espirito com a leitura de artigos divertidos.

Romances e novellas escolhidos com gosto, anécdotas e miscellaneas sobre as sciencias e as artes, conselhos ácerca da hygiene e da economia domestica tornarão a *Revista* um livro appropriado ao uso de todas as classes da sociedade, no qual os pais e mães acharão conselhos uteis; os negociantes informações necessarias; os amigos das sciencias e das artes noticias interessantes e preciosas; os medicos, artistas, juriscultos, economistas, agricultores, e os professores informações relativas aos seus interesses, e muitas vezes até um objecto de meditações.

A medicina popular, as receitas e os processos uteis e de applicação facil, serão especialmente destinados aos proprietarios de terras e de escravos para os coadjuvar em casos urgentes.

Direcção na livraria GARNIER, 69, rua do Ouvidor.

TYPOGRAPHIE MODERNE

73. RUA D'AJUDA 73.

Cette Typographie montée sur une grande échelle possède une très grande quantité de types choisis, de presses mécaniques et autres, de sorte qu'on peut y entreprendre depuis les travaux les plus simples jusqu'aux plus compliqués. Le tout d'une exécution irréprochable et dans un bref délai.

SPÉCIALITÉ POUR IMPRESSIONS

Typochromiques — Stéréotypie et Galvanoplastie.

Hotel Pharoux.

L'hotel Pharoux si admirablement situé, dominant la rade de Rio de Janeiro, vient de passer aux mains de nouveaux propriétaires.

Les appartemens commodes et bien meublés présentent tous les avantages désirables.

Le restaurant, dont les fenêtres donnent sur la baie et sur le place du palais, est servi par un des premiers cuisiniers de Paris.

Um estudo consciencioso presidirá á escolha dos extractos tomados na producção litterarias das provincias do imperio e das diferentes regiões da America e da Europa.

Traducção de autores estimados acharão igualmente espaço no quadro da *Revista*, cujo fim não é sómente crear, mas tambem reproduzir tudo o que poder interessar aos seus leitores.

Um grande numero de summidades litterarias do Brasil dignarão-se tornar a nossa tarefa menos difficil, offerecendo-nos o concurso be suos luzes.

Emfim, a direcção da *Revista* nada poupará para corresponder ao desejo do publico, cumprindo, com escrupulosa exactidão as promessa do seu programma e não desprezando nenhum melhoramento que a experiencia lhe suggerir.

Aceitaremos com o maior reconhecimento todas communicações e coselhos que fõrem da competencia da *Revista*; considerando sempre a nossa idéas como incompleta esforçar-nos-hemos constantemente em a melhorar.

Todos os artigos serão submettidos á commissão de redacção.

Condições da assignatura. — A *Revista* sahirá todos os quinze dias sob a forma de um elegante livro brochado, enriquecido de numerosas illustrações executadas com esmero.

Cada trimestre formará um magnifico volume de cerca de 400 paginas de impressão, contendo a materia de 5 volumes ordinarios.

A *Revista Popular* formará pois cada anno 6 bellos e grossos volumes, offerecendo a materia de vinte volumes.

A assignatura por um anno dá direito a 10 bilhetes do premio de 600\$000.

Hotel Boa-Vista.

Rua do Ingá n. 24, S. Domingos.

Cet établissement admirablement situé offre de grands avantages de salubrité pour les nouveaux arrivants et un restaurant dont le service ne laisse rien à désirer; en outre des agréments du jardin et des dépendances de la maison, il y a un tir au pistolet, distraction peu commune dans le pays. Depuis la nouvelle décision de l'administration des bateaux à vapeur, il y a des départs d'heure en heure depuis cinq heures du matin jusqu'à 10 heures du soir.

AVIS.

Allons déjeuner chez Pierre; ce n'est pas plus chér qu'ailleurs et l'on est à son aise, il reste toujours, rue do Parto n. 109; en face Mme Hellito.

EGRANS CHINOIS

(VENTAROLAS.)

En plumes et en laque (xaráo), objets très utiles aux domes dans la saison où nous sommes pour se donner de fair à 3\$000 pièce et à la douzaine 30\$000. Chez le naturaliste

60. Rue de S. José. 60.

Cuisine Bourgeoise.

On désire trouver une maison bourgeoise qui puisse fournir pension pour quatre personnes: la cuisine doit-étre très proprement faite, simple et bonne; on payera bien; s'adresser par lettre fermée au bureau de ce journal sous les initiales A. B.

BRASSERIE

108 Rua do Conde 108

Rodolphe Widmer chargé de la vente de bière de la fabrique de M. Jacob Nauerth fait savoir à ses amis et au respectable public que dimanche 13 du courant il y aura jeu de quille après quoi on distribuera les prix aux meilleurs joueurs.

On trouve toujours dans cet établissement des vivres froids de toutes les qualités ainsi que toute sorte de boissons.

Au Caporal Français.

TABAC A PRISER.

Tabac à priser des manufactures impériales de France, en pots de deux livres à 7\$000, sans le pot 5\$000. Les pots de 4 livres 13\$000, et sans les pots 10\$000. Verite en gros à 2\$200 la livre Tabac caporal à 800 rs.; en gros à 700 rs., par paquet de 2 hectogrammes. Grand assortiment de toutes qualités de tabac à des prix excessivement réduits. Grand assortiment de pipes en gros etc. en détail. Bouts d'ambre pour cigares. Blagues. Papier à cigarettes de toutes les marques.

RUE DE S. JOSE' N. 60.

Prunes d'antes en boîtes.

Prunes d'antes, tout ce qu'il y a de beau à 2\$ la boîte de 3 livres; 3\$500 les boîtes de 6 livres. Fruits au jus à 1\$100 et 2\$ les grands flacons; par caisse de 24 flacons 23\$ et 25\$. Nougat à 4\$ et à 500 reis. Dattes à 700 reis la boîte. Saucissons d'arles à 800 reis et à 1\$000 chaque.

60 RUA DE S. JOSE' 60

M. ALFRED CLAUDEL, se tient à la disposition du respectable public pour leçons de Solfege, piano et chant.

S'adresser Campo de Santa Anna n. 9.

Externat Français

Provisoirement rue da Quitanda n. 85 au deuxième, dirigé par M. Victor Boulangier, bachelier ès-lettres.

Cet établissement spécialement consacré à l'éducation des enfants qu'on destine au commerce et à l'industrie sera ouvert le 10 janvier courant.

Unique et légitime dépôt de glaces des manufactures de France.

BROT ET FILS

Rue de S. José n. 75.

Entreprennent tout ce qui concerne la miroiterie et ont toujours le plus bel assortiment de glaces avec cadres dorés, venant de Paris.

Impimerie de N. L. VIANNA & FILS, rue d'ajuda 79.

Spécialité de chapeaux pour dames

En soie, paille et fantaisie à 8\$000, 10\$000, 14\$000, 16\$000, 18\$000, 19\$000 et 20\$000.

A LA BELLA UNIAO

Rua do Ouvidor n. 118

Cette maison se recommande par la bonne qualité de ses marchandises et ses bas prix.